

Pierre Guyotat,  
la langue qui court

Par MATHIEU LINDON

De 2001 à 2004, Pierre Guyotat a donné des leçons à l'université Paris-VIII en tant que professeur associé sans titre dans le cadre de l'Institut d'études européennes (la plupart de ses élèves n'étaient pas français). Ces textes ont été publiés au fil des numéros de la *Revue littéraire*, et une grande partie est recueillie dans les *Leçons sur la langue française* qui paraissent aujourd'hui, car c'est plus la langue que la littérature qui l'intéresse. Il s'agit de transcriptions de la parole de Pierre Guyotat, de sorte que le style n'est pas du tout celui, châtié, habituellement propre à ce genre d'entreprise. Au demeurant, l'écrivain parle aussi de lui, prenant au maximum ses distances avec l'université, où il raconte avoir mis les pieds pour la première fois «dans des circonstances particulières», en Mai 68, à 28 ans, «et j'y suis entré en tant que déjà auteur», après la publication de Tom-

**«Bien sûr, mes choix sont très personnels et quelquefois hasardeux, par exemple quand un livre me manque ou que je n'ai pas envie de lire tel auteur...»**

beau pour cinq cent mille soldats. Paradoxalement, tout se passe comme si Guyotat voulait enseigner à ses auditeurs à devenir autodidactes.

Enfant, avec ses camarades, il reproduisait les batailles. «Dans ce théâtre, il y avait tous les conflits qui existaient entre nous, qui étaient extrêmement nombreux, bien entendu, parce qu'il n'y avait aucun exutoire autre que ça pour régler les différends.» De Rousseau, il dit qu'«il a fait des études par moments, un peu à sa fantaisie ou à la fantaisie des autres», le décrit comme «un autodidacte complet», d'où viendrait sa force par rapport à ses contemporains (et aussi, un temps, sa faiblesse). Apparaissent dans le volume la langue et la littérature françaises selon la fantaisie de Pierre Guyotat. «Bien sûr, mes choix sont très personnels et quelquefois hasardeux, par exemple quand un livre me manque ou que je n'ai pas envie de lire tel auteur – fût-il un auteur important.» Aucune volonté d'exhaustivité n'anime l'écrivain («ce serait sans fin»).

*Leçons sur la langue française* comporte près de 700 énormes pages, mais la majeure partie d'entre elles sont constituées de textes de grands auteurs des siècles passés que lit durant les séances Pierre Guyotat, lequel est un excellent lecteur, et qui sont ici reproduites. Il parle des *Serments* de Strasbourg et du *Code noir*, de Flavius Josèphe et Edward Gibbon, Tite-Live et Abou Nawas, Stendhal et Buffon, Rabelais et André Chénier, Diderot et Chateaubriand, Musset et Voltaire, Michelet et Ronsard,

Tocqueville et Rétif de La Bretonne... On découvre comment Proust est le contraire de Corneille, de même que Montesquieu est celui de Saint-Simon qui, lui, «parle de la politique avec beaucoup de nonchalance». Il peut en revanche rapprocher Chénier et Hölderlin, Saint-Simon et Dostoïevski. Il y a une sorte de désinvolture engagée dans les lectures de Pierre Guyotat, qui interrompt régulièrement l'auteur qu'il est en train de citer pour des apartés divers: «C'est très beau» ou «C'est magnifique». Il lui arrive aussi d'avoir des interventions inattendues, par exemple quand Chateaubriand, «qui n'est pas du tout apprécié à l'Université», évoque un moment «les traînards» et que le lecteur commente: «Ce sont toujours les plus dangereux, dans une armée.» «Belle phrase», dit-il aussi après avoir lu celle-ci, de Chateaubriand également: «Comme des crimes se sont trouvés mêlés à un grand mouvement social, on s'est, très mal à

propos, figuré que ces crimes avaient produit les grandeurs de la Révolution, dont ils n'étaient que les affreux pastiches: d'une belle nature souffrante, des esprits passionnés ou systématiques n'ont admiré que la convulsion.» Il dit de

Mathurin Régnier: «C'est un drôle de personnage. Il a vécu uniquement de ses poésies. Du reste, il est mort assez jeune.»

On apprend aussi que le petit Pierre Guyotat chanta du Clément Marot.

Les préoccupations de l'écrivain quant à son propre travail sont évidemment présentes tout au long de cette anthologie commentée. Lui plaît, dans la *Chanson de Roland*, comment Roland, Olivier, Charlemagne, toutes ces «personnes d'une force certaine», s'évanouissent couramment. «Après la pâmoison, il y a éventuellement des complications et des raffinements psychologiques, mais c'est très rare. Moi, ça m'intéresse beaucoup. On est saturé de psychologie, dans le monde occidental, et c'est bien qu'il y ait des choses extrêmement simples, comme ça.» Il y a aussi le moment où Pierre Guyotat évoque l'enfant qui «ne sait pas encore bien qu'il y a une vie extérieure à lui, une vie extérieure à cette étrange vie intérieure qui est en nous». «D'où l'intérêt, quand on est enfant et qu'on vit à la campagne, d'attraper les animaux et de les faire vivre devant soi.» Les voir boire, manger, dormir, comme il faisait avec ses frères, ses sœurs et ses copains. «Quand nous en attrapions, nous voulions qu'il vive toute sa vie, le maximum de sa vie, devant nos yeux.» Il faut voir «un maximum de vie» pour comprendre ce qu'elle est. «C'est vraiment une obsession: on les force à vivre, comme si c'étaient des acteurs.»

**PIERRE GUYOTAT** *Leçons sur la langue française* Léo Scheer, 682pp., 25€.